THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1330



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



Eglantine
ou
Floréal,
ou
les Guerres de l'Amour
Pantomime en 2 actes
1793

THÉMIRE
ET
FLORIDOR,
OU
LES ÉPREUVES DE L'AMOUR;

PASTORALE

En deux Actes, en prose, mêlée d'Ariettes.

Représentée à Paris, sur le Théâtre patriotique, Boulevard du Temple.



BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,
De l'Imprimerie de la Veuve TRASSEUX,
Place Dauphine, N°. 31.

1792.

PERSONNAGES.

L'AMOUR, vêtu en villageois, les cheveux noués avec un ruban. Son bandeau est caché par un chapeau noir de forme ronde, orné d'un ruban.

Made. Rolland,

L'AMITIÉ, vêtue de blanc, comme une simple Bergère.

Mlle. Chassinet.

THÉMIRE, Bergère ingénue.

Mde. Julien.

FLORIDOR, Amant de THÉMIRE.

Mme. Pompée.

LE BAILLI, aussi Amant de THÉMIRE.

M. St.-Aubin.

MATHURIN, Paysan.

M. Laval.

TROUPE DE PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scène est dans une forêt. L'action commence à l'aurore.

THÉMIRE
ET FLORIDOR,
OU
LES ÉPREUVES DE L'AMOUR,
PASTORALE
En deux actes, en prose, mêlée d'Ariettes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une forêt. Un berceau est dans le fond sur la droite, sous lequel FLORIDOR *sommeille.*

L'AMOUR, L'AMITIÉ.

L'AMOUR.

OUI, ma sœur, cesse d'être surprise de voir l'Amour sous l'humble habit de

villageois ; tu sais que j'ai le droit et le pouvoir d'emprunter toutes les formes ; jamais travestissement ne m'a été aussi précieux que celui-là, puisqu'il ne s'agissoit pas moins que de réconcilier l'Amour avec l'Amitié. Mais j'ai voulu, pour sceller cette réconciliation, unir deux amans parfaits. J'ai, sous ce déguisement, été le précepteur de Floridor, et j'ai confié à tes soins l'éducation de Thémire.

Ces deux amans, nés l'un pour l'autre, touchent au moment de leur bonheur; Thémire entre aujourd'hui dans sa quinzième année, et c'est le terme où j'ai fixé son union avec Floridor. Ils ne se sont point encore vus ; élevés tous deux dans cette forêt et dans des cabanes séparées, leur âme ne s'est point encore ouverte à l'amour ; il est temps de rompre l'enchantement, il est temps de les faire jouir d'une félicité parfaite. C'est à toi de seconder mes soins.

L'AMITIÉ.

Volontiers, je ferai tout ce que tu vou-

dras : puisse ma jeune élève être digne de la main de Floridor.

L'AMOUR.

Oh, là-dessus, je suis sans inquiétude.

L'AMITIÉ.

Air : *Faut attendre avec patience.*

D'UNE aimable et douce bergère,
Thémire a la simplicité ;
Elle est, pour la nature entière,
Le modèle de la beauté :
Heureux est l'amant qui l'adore,
Puisqu'amour protège ses vœux.

En duo.

Dans leurs cœurs, novices encore,
Faisons naître les plus beaux feux. (*bis*).

Ne soyons plus désunis, mon frère.

L'AMOUR.

Air : *Pourriez-vous bien douter encore.*

Pourrois-tu bien douter encore
Du serment que te fait l'amour ?

Oui, cette haîne que j'abhorre,
Sera détruite en ce beau jour.
Serrons les nœuds de la tendresse,
Et prouvons à tout l'univers,
Que l'amour n'a plus de foiblesse,
Et qu'il fuira les cœurs pervers. . . . . (*bis*).

Vois comme le sommeil de Floridor est calme et paisible; il annonce la tranquillité de son ame, qui sera bientôt agitée; j'y vais faire passer un feu qu'elle a jusqu'à ce jour ignorée.

Air : *Ce mouchoir belle Raimonde.*

De la flâme la plus vive
Qu'il ressente les effets,
Et que son ame captive
Soit éprise pour jamais.
De l'adorable Thémire,
Qu'il connoisse les attraits,
Qu'un heureux et prompt délire. (*bis*)
Leur annonce mes bienfaits.

Allez, ma sœur, allez vers Thémire, préparez sa jeune âme à recevoir les

douces impressions de l'amour. Je l'attends en ces lieux.

L'AMITIÉ.

Tu vas être obéi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

L'AMOUR, FLORIDOR *s'éveillant.*

FLORIDOR.

DIEUX! où suis-je? et quel songe enchanteur a troublé mes sens?

(*Appercevant l'amour.*) Ah! mon ami! sois témoin du trouble de mon cœur! vois comme il palpite! mille feux l'agitent. Je souffre et je bénis mon tourment; un songe, dois-je dire heureux, a transporté mes sens, et m'a fait voir une divinité qui possédera toujours mes hommages. Cet être bienfaisant me sou-

rioit et sembloit partager mes transports ; je n'ai jamais rien vu d'égal.

Air : *Je vous aime, et j'ose le dire.*

Si de nos Dieux, telle est l'image,
Qu'il est doux de les adorer !
Ah ! puisse mon sincère hommage,
Plaire à qui vient de m'animer.
De cette nouvelle existence,
Je connois le charme flatteur,
Mon âme s'ouvre à l'espérance,
Et cet espoir fait mon bonheur.

L'AMOUR.

Sous quel aspect t'a paru ce génie bienfaisant ?

FLORIDOR.

Il avoit ma ressemblance, mais des traits plus doux ; ses vêtemens, différens des miens, laissoient appercevoir des charmes que je ne possède pas.

Air : *Jusques dans la moindre chose.*

Son sein, du lys, de la rose,
Avoit toute la fraicheur,

Agité par quelque chose,
Palpitoit comme mon cœur.
De ses yeux un regard tendre
Fit naître ma vive ardeur;
Et je ne pus me défendre
De ce regard enchanteur.

L'AMOUR.

Floridor, il n'est plus temps de feindre; le songe qui t'a séduit te donne l'idée du bonheur qui t'est réservé, apprends à me connoître; on me nomme l'Amour, l'Univers est sous ma puissance, je dispose à mon gré du cœur des Monarques, ainsi que de celui des bergers; tout obéit à ma loi, et tout cède à mon Empire.

Cet objet charmant, qui a troublé la tranquillité de ton âme est une femme.

FLORIDOR.

Une femme!

L'AMOUR.

Oui; ce sexe aimable et fait pour plaire, possède des charmes qui font

le bonheur de votre existence. Si la nature vous a doué de la force et du courage, elle a répandu, sur un sexe plus doux et plus timide, les graces et la beauté.

FLORIDOR.

Je reverrai donc cet ojet?

L'AMOUR.

Tu vas le revoir. Et des nœuds sacrés et solemnels vont t'unir avec lui. Rends-toi digne de Thémire ; c'est le nom de celle qui t'est destinée.

FLORIDOR.

Je suis au comble de la joie . . . . . Mais deux femmes s'avancent.

L'AMOUR.

C'est Thémire avec ma sœur, l'amitié, c'est celle qui a veillé sur ses jours, comme j'ai veillé sur les tiens.

SCÈNE III.

L'AMITIÉ, THÉMIRE, L'AMOUR, FLORIDOR.

THÉMIRE, *à l'Amitié.*

QUE venez-vous de m'apprendre? Je dois unir ma destinée à celle d'un autre? Eh quoi? je ne passerai donc point ma vie avec vous? Un monde nouveau semble paroître à mes yeux, accoutumés à ne voir que notre cabane et le lever du soleil.

FLORIDOR, *à l'Amour,*

Air : *Aussi-tôt que je t'apperçois*

De sa voix le son enchanteur
A pénétré mon ame,
Comment lui peindre mon ardeur,
Cette ardeur qui m'enflâme.
Je tremble et n'ose l'approcher.

L'AMOUR.

Est-ce à Floridor à trembler?

FLORIDOR.

Je n'ose, je n'ose, hélas! l'approcher.

(*S'avançant vers elle.*)

Daignerez-vous, jeune Thémire,
Prendre pitié de mon martyre?
Calmez le tourment, calmez le tourment
D'un sincère et fidèle amant,
Qui n'est heureux qu'en vous aimant. (*bis*)

Je jure à vos pieds de n'adorer que vous; puissiez-vous être animée des mêmes sentimens.

THÉMIRE, *à l'Amitié.*

Air: *Mon petit cœur.*

Ah! dans mon cœur! je sens un trouble extrême,
Mon sein palpite et je ne sais pourquoi.

FLORIDOR.

Amour vous dit, que Floridor vous aime,
Que vous devez l'en croire sur sa foi.

THÉMIRE.

De cet amour, quelle est donc la puissance,

Pour

Pour maîtriser ainsi nos foibles cœurs ?
Il a troublé mon heureuse existence
En m'animant des plus vives ardeurs. (*bis*)

L'AMOUR.

Cessez, belle Thémire, de redouter l'amour ; ce dieu ne veut que votre félicité, il se rend en ce jour garant des sermens de Floridor, ne craignez point de vous abandonner aux élans d'une passion vive ; à votre âge on doit en inspirer et en ressentir ; s'aimer est remplir le vœu de la nature.

L'AMITIÉ.

Oui, c'est un tribut que vous lui devez.

DUO.

FLORIDOR.

A nos vœux ce jour est prospère ;
L'amour nous promet ses faveurs.
Je vais posséder ma bergère,
Et l'amitié joindra nos cœurs..... (*bis*)
Que cette chaîne agréable et légère
Ne se rompe jamais :

Amour! de tes bienfaits,
Notre union est le gage sincère.
A nos vœux, etc...,*

THÉMIRE.

A nos vœux ce jour est prospère;
L'amour nous promet ses faveurs.
Floridor obtient sa bergère,
Et l'amitié joindra nos cœurs.
Que cette chaîne agréable et légère
Ne se rompe jamais,
Amour! de tes bienfaits,
Notre union est le gage sincère.
A nos vœux, etc...

L'AMOUR.

Voici les paysans de ce canton qui viennent s'assembler afin de célébrer la fête de leur bienfaiteur, de leur ci-devant seigneur.

* La musique est notée. Voy. le n°. 1.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE BAILLI, MATHURIN, *et plusieurs paysans et paysannes.*

LE BAILLI, *aux paysans.*

UN instant, mes amis, un instant; il faut bien s'assurer du compliment que nous ferons à Monsieur de Merville.

MATHURIN.

Pargué, n'faut pas tant de mystère pour l'y dire que je l'aimons trétous, parce qu'il est humain et généreux; ce que le cœur nous dictera sera bian dit.

LE BAILLI.

Non pas, Mathurin, non pas, vous êtes dans l'erreur. Il faut proportionner ses expressions à la qualité de celui à qui s'adresse le compliment. Voilà des idées que j'ai jetées sur le papier, et qu'il s'agit maintenant de rédiger.

(*Il lit.*)

Monsieur,

Ainsi que Diogène j'ai passé ma vie à chercher un homme ; mes regards vigilans furent déçus. J'allois renoncer à mes projets lorsque vous vîntes occuper cette terre, lorsque je vis en vous le rare assemblage de toutes les vertus sociales et morales. Je me dis alors, il n'est plus besoin de lanterne, voilà l'homme qui fait honneur à l'homme, et qui....

MATHURIN.

Quel diable de galimathias vous nous faites-là, Monsieur le Bailli ? il est bian ici question de lanterne. Autant auroit valu que vous nous fissiez votre compliment en latin, je n'en aurions pas compris d'avantage.

(*Aux paysans.*)

Avez vous compris ce que cela veut dire, vous autres ?...

(*Tous.*)

Oh, mon dieu, non.

LE BAILLI.

C'est que vous n'avez pas étudiés. Mais sachez que Diogène étoit un philosophe, qui....

MATHURIN.

T'nais, t'nais, M. le Bailli, laissez-là votre Diogène et votre lanterne, v'là, nous, notre compliment. Stilà sera simple, mais tout le monde l'entendra; sans comparaison, vous êtes M. de Merville.

Air : *l'Amitié vive et pure.*

D'votre heureuse présence,
Tout le village est charmé;
De votre bienfaisance,
J'avons le cœur pénétré.
Je ne pouvons reconnoître
Votre générosité,
Qu'en aimant un si bon maître
Autant qu'il doit être aimé.

LE BAILLI.

Cela ne vaut rien. Il n'y a point de

ces pensées neuves qui caractérisent mes productions.

MATHURIN.

Eh bien, M. le Bailli, faisons mieux. Vous débiterez votre conte à M. de Merville, et nous, j'li chanterons notre petit couplet. Nous v'là d'accord, je crais.

LE BAILLI.

Mais, quelle est cette jeune personne, dont les grâces, la beauté, attirent depuis quelque temps mes regards ?

L'AMOUR.

C'est une étrangère qui doit ici fixer son séjour.

LE BAILLI.

Elle fera l'ornement de ce canton.

Air : *Un charme vainqueur m'enchante.*
On ne chante que le majeur.

Près de vous, jeune étrangère,
D'amour on chérit les loix.
Et l'amant qui sait vous plaire
Doit s'applaudir de son choix.... (*bis*)

Il peut vous peindre sa flâme,
Son ardeur et ses desirs.
Et lire dans votre âme
Son triomphe et ses plaisirs..... (*bis*)

FLORIDOR.

N'est-ce pas, Monsieur, on ne peut la voir sans l'aimer.

LE BAILLI.

C'est donc là le jeune fortuné qui...

FLORIDOR.

ROMANCE D'ESTELLE.

Air : *Ce matin dans une bruyère.*

Oui, pour les charmes de Thémire
Mon cœur s'est épris en ce jour,
Et si près d'elle je soupire,
Elle répond à mon amour.
Le même desir nous anime,
Le même trait nous a blessé.
Hélas! l'on ne pourroit sans crime,
Voir avec froideur sa beauté.

LE BAILLI.

C'est fort bien, d'être amoureux, mais

l'amour seul ne suffit pas pour être heureux ; il faut être riche.

FLORIDOR.

Nous le deviendrons.

LE BAILLI.

Vous le deviendrez ..... Voilà bien une raison de jeune homme ; et, comment le deviendrez-vous ?

FLORIDOR.

Nous travaillerons. A la vue de cette terre mon âme s'échauffe, mes bras brûlent de s'exercer ; Thémire viendra m'encourager, et la charrue la plus pesante sera pour moi d'un poids léger.

LE BAILLI.

Ce travail ne peut produire une fortune.

FLORIDOR.

Je n'ai besoin que de faire vivre ce que j'aime ; je méprise les richesses.

LE BAILLI.

Vous ne direz pas toujours de même.

(*A Thémire.*)

Nous allons, belle Thémire, au château de M. de Merville, qui est au bout de cette avenue, je vous offre ma main pour vous y conduire.

L'AMOUR.

Allez, Thémire, allez saluer cet honête citoyen dont les habitans vantent les vertus; nous ne tarderons pas à ous joindre au château.

(*Ils sortent tous, exceptés l'Amour et l'Amitié*).

SCÈNE V.

L'AMOUR, L'AMITIÉ.

L'AMOUR.

EH bien, ma sœur, que pensez-vous de Floridor et de Thémire?

L'AMITIÉ.

Qu'ils seront heureux l'un par l'autre. Cette union me charme, et je me raccommode avec toi de la meilleure foi du monde.

L'AMOUR.

Comment ? tu crois que je vais sacrifier deux cœurs innocens et sans expérience, en les unissant tout de suite? La difficulté d'obtenir fait le charme de la possesion. Floridor ignoreroit le prix du bonheur, ne l'ayant pas acheté; je veux qu'ils subissent l'un l'autre des épreuves, qui, en augmentant leur amour, les éclaireront, et leur donneront l'expérience qui leur manque.

L'AMITIÉ.

O ciel ! que vas-tu faire ?.....

L'AMOUR.

Naître la jalousie dans leurs cœurs; je veux qu'ils connoissent ce poison des âmes, afin de l'éviter lorsque l'amour ne veillera

plus sur eux. J'ai fait naître dans le cœur du Bailli une passion qui va servir à mes épreuves ; laisse-moi le soin de cette affaire, sois assurée que c'est pour leur bonheur que j'agis ainsi.

Allons les rejoindre au château, mais sur-tout ne nous découvrons pas, il n'est pas encore tems.

L'AMITIÉ.

Fais tout ce que tu voudras.

(Ils sortent.)

L'orchestre joue pour entr'acte ; je ne vous dirai pas j'aime

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMIRE, LE BAILLI, *tenant un bouquet et des rubans.*

LE BAILLI.

ENFIN, loin des importuns et de tous les regards curieux, je puis donc dire à la charmante Thémire le triomphe qu'elle emporte sur moi.

Air : *La danse n'est pas ce que j'aime.*

Ah! voyez l'état de mon âme,
Et cessez pour moi vos rigueurs;
Comblez un Bailli de faveurs,
Pour vous il s'anime et s'enflâme,
Devenez en ce jour sa femme.

THÉMIRE.

Oh, non, je vous le dis tout bas, tout bas, tout bas....

Que

Que je vous plains, (*bis*) cela ne se peut pas. (*bis*)

Floridor m'aime, et c'est lui que j'épouse.

LE BAILLI.

Quoi! ce paysan! qu'elle erreur est la vôtre, mon enfant. Il n'a ni emploi honorable, ni richesse, au lieu que je possède l'un et l'autre.

THÉMIRE.

Non, vous ne pouvez me tenter; Floridor a ma foi, j'ai la sienne, et nous serons unis ensemble.

LE BAILLI.

Prenez garde de vous abuser. Voyez ces rubans, ces fleurs, ils sont les interprêtes de mes sentimens; c'est à vous de les embellir.

Duo, N°. 2.

LE BAILLI.

Amour! amour, répands ta flâme sur ces nœuds,
Qui vont orner le sein de ma Thémire!

Oui, qu'ils servent mes feux,
Et l'ardeur qui m'inspire.
Ces fleurs et ces rubans
Sont de légers présens,
Mais une simple bergère,
N'a pas besoin pour me plaire,
De bijoux ni de diamans.

THÉMIRE.

Je ne veux point de vos présens,
Réservez-les pour une autre bergère;
Vous n'avez pas l'art de me plaire,
Floridor est seul digne de ma foi.

LE BAILLI.

Vous vous trompez, ce n'est que moi,
Que moi qui vous adore;
Prenez pitié du feu qui me dévore,
Je vous serai constant,
Vous ne sauriez mieux faire.

THÉMIRE.

Thémire a son amant.
Vous ne sauriez lui plaire.

Il est jeune et charmant,
Et vous sexagénaire.

LE BAILLI.

Prenez ces fleurs et ces rubans,
De mon amour ils sont le gage.
De grâce, soyez moins sauvage,
Et partagez mes sentimens.

THÉMIRE.

Je ne veux point de vos rubans,
Ni de votre amour aucun gage,
Jamais je ne serai volage,
Je méprise vos sentimens.

(*Elle prend le bouquet et lui jette au nez.*)

Allez, vous êtes un vieux fou.

LE BAILLI.

. . . . . .

Peut-on ainsi m'outrager!... je vous ferai repentir de votre insolence extrême. Je ferai chasser ce suborneur de Floridor, qui ose me disputer votre conquête; ah! nous verrons, nous verrons, si c'est ainsi qu'on doit traiter un homme de ma sorte!

THÉMIRE.

Je vous respecte infiniment, mais je ne puis vous aimer. Vous ne voudriez pas être la cause de mon malheur.

LE BAILLI.

Ah fripponne ! que vous connoissez bien l'art de désarmer mon courroux.

Air : *C'est pour toi que je les arrange.*

Pour toi je suspens ma vengeance,
Je ne veux point troubler ton cœur.
Que ce Floridor qui m'offense,
Jouisse hélas de son bonheur.
J'oublierai, si je peux, tes charmes,
Mais oublierai-je mon amour ?....
Non, non, je t'ai rendu les armes,
De toi j'exige du retour..... (*bis*)

Un mot, un seul mot me rendroit le plus heureux des hommes.

(*Appercevant l'Amitié.*)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, L'AMITIÉ.

Ah ! venez, Madame, venez déterminer cette jeune personne en ma faveur ; Je l'aime, et je veux la rendre heureuse.

L'AMITIÉ.

Je ne puis forcer son inclination ; l'Amour ne se commande pas, et vous êtes trop raisonnable pour tyranniser un jeune cœur qui s'est donné à un autre.

LE BAILLI.

Mais je l'adore.

L'AMITIÉ.

Consolez-vous, Monsieur le Bailli, si vous n'êtes son époux, du moins vous serez de la noce.

LE BAILLI.

Belle consolation.

On apperçoit derrière une gaze, Floridor avec une jeune fille.

THÉMIRE, *s'appercevant de cette Scène-pantomime.*

Mes yeux ne me trompent-ils pas? N'est-ce pas Floridor que j'apperçois?

LE BAILLI.

Lui-même. Ah, ha, le voilà déjà infidèle. Je vous l'avois bien dit, les jeunes gens sont des trompeurs.

L'AMITIÉ.

Se pourroit-il?

(*bas.*)

Bon, le charme opère.

LE BAILLI.

Voyez comme il fait le passionné. Le voilà, ma foi, à ses genoux.... La jeune personne répond à son ardeur..... Il lui baise la main, il ne nous voit pas, tant son amour le transporte.

THÉMIRE.

Ingrat!

LE BAILLI.

Ils ont disparu. Voilà donc celui pour lequel vous me refusez ? D'après une semblable perfidie, vous n'irez point, sans doute, lui garder votre cœur ; punissez ce volage en me rendant heureux.

THÉMIRE.

Non, je ne puis ; je veux lui reprocher son crime, et mourir.

LE BAILLI.

Mourir pour un amant inconstant. Ah ! c'est trop lui faire d'honneur.

THÉMIRE, *à l'Amitié.*

Il avoit un air si persuasif, que j'ai peine encore à le croire infidèle.

Air : *Daigne écouter.*

Perfide amant, tu te jouois de Thémire,
Tu l'abusois par un trompeur serment ;
Dans ce moment, mon cœur que tu déchire,
Adore encore l'objet de son tourment (*bis*).

LE BAILLI.

Oh ! pour le coup, c'est avoir trop d'indulgence.

THÉMIRE.

Même air.

Viens, vois couler les pleurs d'une bergère,
Dont le bonheur étoit de te chérir.
Heureuse, hélas ! de t'aimer et te plaire,
Elle en faisoit son unique plaisir. (*bis*)

Je ne puis croire encore à son infidélité.

LE BAILLI.

Si vous n'en croyez pas vos yeux, croyez-en du moins les nôtres ; Madame a vu, ainsi que moi, ses transports, et comme il pressoit contre son cœur le nouvel objet de sa flâme. Il n'est point d'excuses pour lui. Chassez de votre esprit jusqu'au souvenir d'un ingrat, peu fait pour être aimé de vous.

L'AMITIÉ.

Je suis aussi troublée que toi. Mon frère ne va pas tarder à se rendre ici ; laisse-moi lui parler seule, et crois que je ferai tout pour te ramener ton amant.

LE BAILLI.

Vous ne réussirez pas ; il en aime une autre.

THÉMIRE.

Il n'est pour moi plus d'espérance. Je vais rentrer dans notre grotte, et regretter les jours paisibles que j'ai passés sans amour.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

L'AMITIÉ, LE BAILLI.

BON, voilà un courroux qui tournera à mon profit.

L'AMITIÉ.

En êtes-vous bien sûr ?

LE BAILLI.

Si vous vouliez, l'affaire seroit faite; parlez-lui en ma faveur. Ce jeune homme, comme vous voyez, ne lui convient pas.

L'AMITIÉ.

Nous sommes peut-être dans l'erreur tous deux.

LE BALLI.

Oh, pour le coup, cela est trop fort. Quoi? ce que j'ai vu.....

L'AMITIÉ.

N'étoit peut-être rien.
Nous pouvons avoir été trompés.

LE BAILLI.

Vous vous moquez, je pense, peut-on être aussi incrédule. Quoi! vous n'êtes pas sûre de sa perfidie? Vous n'êtes pas sûre de l'avoir vue aux genoux d'une autre femme, lui jurer amour éternelle.

L'AMITIÉ.

L'on peut en douter.

LE BAILLI.

En douter, en douter!.... Oh parbleu j'ai de bons yeux, et vous ne paroissez être dans l'incertitude que pour favoriser mon rival.

L'AMITIÉ.

J'apperçois mon frère; laissez-nous seuls, je vais débrouiller toute cette affaire.

LE BAILLI.

Oui, oui, assurez-le bien de la trahison de Floridor, et dites-lui que j'en ai été le témoin.

(*Il sort*).

SCENE IV.

L'AMOUR, L'AMITIÉ.

L'AMOUR, *riant.*

EH bien, mon stratagême ?....

L'AMITIÉ.

A parfaitement réussi; j'ai failli moi-même y être trompée. Thémire est dans la douleur. Je souffre vraiment de la voir ainsi s'affliger pour un mal imaginaire.

L'AMOUR.

Ne crains rien, sa joie en sera plus grande après. Mais il faut agir de même sur le cœur de Floridor. Va rejoindre Thémire. J'apperçois son amant qui la cherche, voilà l'instant de mes épreuves.

L'AMITIÉ.

Fais tout ce que tu voudras.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

SCÈNE V.

FLORIDOR, L'AMOUR.

L'AMOUR.

Eh bien, Floridor, tes yeux sont encore surpris de tout ce qu'ils ont vu, n'est-ce pas ? Quelle différence de l'asyle où tu fus élevé, n'ayant que moi pour ami, à ce tourbillon qu'on nomme société.

FLORIDOR.

Oh, oui... mais je croyois trouver ici Thémire.

L'AMOUR.

Je le pensois comme toi. Es-tu bien sûr de n'aimer qu'elle ?

FLORIDOR.

Comment ? est-ce que l'amour peut se partager?...

L'AMOUR.

L'on voit bien que tu as vécu loin du monde. Eh bien, apprends donc que tous les époux sont troublés par l'infidélité et la jalousie.

FLORIDOR.

Oh bien, moi, je jure de ne jamais connoître ces passions-là.

L'AMOUR.

Ne jure de rien. Tu es bien persuadé que Thémire n'aime que toi ?... Crois-le toujours, et quand les apparences du crime déposeroient contre elle, crois que tes yeux te trompent, et repousse loin de toi la jalousie.

FLORIDOR.

Sois en bien persuadé.

L'AMOUR, *à part.*

Nous allons voir s'il tiendra contre mes épreuves. (*haut.*) Fais tes réflexions; le lien que tu vas former en demande.

FLORIDOR.

Des réflexions !... Je n'en ai pas besoin. Tout me dit que Thémire doit faire mon bonheur, et je me livre tout entier à la douce satisfaction d'être son époux.....

THÉMIRE *paroît dans le fond du Théâtre, derrière la gaze, avec le Bailli.*

O ciel! que vois-je? n'est-ce pas là Thémire?

L'AMOUR, *étonné.*

C'est elle-même.....

FLORIDOR.

Quoi! elle flatte l'amour du Bailli? Un frissonnement subit s'empare de mon cœur; je n'ai pas la force d'aller lui reprocher son crime.... Mais ils sont disparus.

Air : *Toujours de tes rigueurs.*

J'ai rompu mon serment,
Thémire est infidèle;
Une flâme nouvelle
L'occupe en ce moment.
De toi je me dégage,
Et je veux à mon tour,
Qu'une autre ait mon hommage,
Mes feux et mon amour..... (*bis*)

L'AMOUR.

Je partage ta peine, et j'approuve ta vengeance.

FLORIDOR.

Même air.

Pourrai-je, ainsi que toi,
Devenir un parjure?

Non, mon cœur qui murmure ;
Cède encore à ta loi.
Reviens prendre ta chaîne,
Reviens vers ton amant,
Il oubliera sans peine
Une erreur d'un moment..... (*bis*)

L'AMOUR.

Allons, calme ta douleur ; les apparences peuvent nous tromper.

FLORIDOR.

Oh, ce n'est point une illusion.... Mais j'apperçois le Bailli ; sa vue redouble ma fureur.

SCENE VI.

L'AMOUR, FLORIDOR, LE BAILLI.

LE BAILLI.

JE vais, je viens, sans savoir à quoi me résoudre ; l'idée de Thémire me poursuit en tous lieux.

FLORIDOR.

Il parle de Thémire ; le traître ! c'est donc vous, Monsieur, qui m'enlevez ce que j'ai de plus cher au monde ?

LE BAILLI.

Ah! vous voilà, Monsieur le volage; c'est fort bien, vous faites infidélité à Thémire, et vous êtes jaloux!

FLORIDOR.

Vous prenez le change afin de m'abuser. Mais ce que j'ai vu, je l'ai vu.

LE BAILLI.

Eh bien, qu'as-tu vu?

FLORIDOR.

Sa perfidie et votre amour.

DUO, N°. 3.

FLORIDOR.

Oui, tantôt à ses genoux,
Exprimant votre martyre,
J'ai vu l'ingrate Thémire
Vous écouter sans courroux:
Votre bouche téméraire,
A sur sa main
Fait un larcin
Qui redoubla ma colère.

LE BAILLI.

Qui, moi?

FLORIDOR.

Oui, toi.

LE BAILLI.

L'amour te trouble la tête.

FLORIDOR.

Tu m'enlèves ma conquête,
Redoute et crains mon transport.
La cruelle jalousie,
Par toi troublera ma vie,
Tu rendras affreux mon sort.

LE BAILLI.

Je renonce à ta conquête,
Modère un peu ce transport.
La cruelle jalousie,
Par toi troublera ta vie;
Tu rendras affreux mon sort.

LE BAILLI.

D'ailleurs, j'apperçois Thémire, elle peut me justifier. Mais vous, comment aurez vous l'audace de supporter sa vue?

(*A Thémire*).

SCENE VII.

L'AMOUR, FLORIDOR, THÉMIRE, L'AMITIÉ, LE BAILLI.

LE BAILLI.

APPROCHEZ, Thémire, et venez rendre le calme au cœur de votre amant. Il veut que nous soyons d'intelligence pour le tromper. Monsieur veut absolument que vous ayez répondue à mes vœux ; il le soutient même.

FLORIDOR.

Je puis assurer de ce qui est.

THÉMIRE.

Quelle audace! après lui-même être infidèle, oser m'accuser!

FLORIDOR.

Air : *Tandis que tout sommeille.*

J'ai vu ta perfidie,
Et j'en ai soupiré.
Ah! je m'étois flatté,
Que ton âme attendrie,

Pour Floridor
Auroit encor
Un jour plus de tendresse.
Mais tu m'ôtes jusqu'à l'espoir;
Et toi-même m'as fait savoir,
Le mépris que je dois avoir
D'une ingrate maîtresse.
Si jeune, être aussi perfide!

THÉMIRE.

C'est vous qui l'êtes, et non pas moi.

FLORIDOR.

Je vous ai vu flatter l'amour du Bailli.

THÉMIRE.

Et moi je vous ai vu aux genoux d'une autre femme.

FLORIDOR.

C'est faux.

THÉMIRE.

Non, non, c'est la pure vérité.

L'AMOUR.

Tous deux vous avez cru voir et n'avez rien vu, il est tems de finir ce ba-

dinage. J'ai voulu éprouver vos cœurs, et troubler un instant la tranquillité qui y régnoit. J'ai voulu vous faire connoître cette passion qui déchire l'âme, la jalousie. Aucun de vous n'a été infidèle, et ce que vous avez vu n'étoient autre chose que des phantômes que je dirigeois à mon gré, pour vous faire connoître davantage le prix de la fidélité. Il est vrai que M. le Bailli s'est ému quelques instans à la vue de Thémire, mais son feu ne fût que passager, et il verra sans regret votre union. Vous paroissez étonné, M. le Bailli, que je lise si savamment dans le cœur d'un praticien, dont les replis sont obscurs. Mais connoissez-moi; je suis l'amour.

(*En ôtant son chapeau, on apperçoit son bandeau*).

Cette personne que vous voyez est l'Amitié, ma sœur. En signe de notre réconciliation, nous avons unis deux amans élevés par nous; mais j'ai exigé, avant qu'ils formassent ce lien, qu'ils passassent par mes épreuves.

FLORIDOR, *à Thémire.*

Ah! Thémire, tu m'es fidèle!..

THÉMIRE.

Oublies mes injures ; mais je les croyois fondées.

L'AMOUR.

Tout autre ainsi que vous auroit été trompé ; dorénavant soyez moins crédules ; estimez-vous assez l'un l'autre pour vous croire irréprochables.

LE BAILLI.

Tout ce que je vois me surprend et me ravit. Je renonce bien volontiers à mes prétentions ; d'ailleurs, mes cinquante ans m'y invitent.

Thémire ne peut être qu'heureuse avec un époux qu'elle reçoit des mains de l'Amour.

L'AMOUR, *à l'Amitié.*

Nous pouvons à présent, ma sœur, remonter vers l'olympe. Nous laissons sur la terre des modèles à suivre.

VAUDEVILLE, N°. 4.

FLORIDOR.

Toujours l'amant est soupçonneux
Lorsqu'il aime bien sa maîtresse ;

Il craint de voir trahir ses feux,
Ses feux et sa tendresse ;
Je croyois perdu sans retour
Le doux objet qui m'intéresse,
Mais j'apprends que, dans ce beau jour,
C'est une épreuve de l'amour..... (*bis*)

THÉMIRE.

L'amitié prit soin de mes ans,
Ses leçons formèrent mon âme.
L'amour, par des nœuds plus charmans,
Me séduit et m'enflâme.
Je croyois perdu sans retour,
L'amant de qui je suis la femme,
Mais j'apprends que, dans ce beau jour,
C'est une épreuve de l'amour.... (*bis*)

LE BAILLI.

Dans mon printems, réfléchissant
Et sur Cujas et sur Bartole,
Je méprisois d'un tendre amant
Le desir trop frivole.
Je ne croyois guères qu'un jour
Je passerois par cette école,
Mais j'apprends qu'il faut à mon tour
Faire l'épreuve de l'amour . . . . . (*bis*)

L'AMITIÉ.

Quand l'amour unit deux amans,

Si je ne préside à la fête,
Ils faussent bientôt leurs sermens
Et leur ardeur indiscrette.
L'amant qui chantoit nuit et jour,
Et son amour et sa défaite,
Fuit son amante, et tour-à-tour
Change d'objet comme d'amour..... (*bis*)

L'AMOUR, *à l'Amitié.*

Crois donc à la fidélité,
Puisqu'avec toi l'amour s'engage;
Je préserverai la beauté
Des pièges d'un volage.
Venez, jeunes cœurs, à ma cour.
Sans crainte, offrez moi votre hommage;
Mais, pour jouir d'un vrai retour,
Brûlez les aîles de l'amour..... (*bis*)

FIN.

Chez MASSON, Libraire, rue Saint-Denis, vis-à-vis Saint-Leu, N°. 408.